

**MICHEL SERRES SUR  
COMMENT RELIRE LE RELIÉ**

**MICHEL SERRES ON  
HOW TO REREAD THE RELATED**

Conf. univ. dr. **Rodica Gabriela CHIRA**  
“1 Decembrie 1918” University of Alba Iulia

**Abstract:** *Relire le relié* is the last book written by Michel Serres, philosopher and historian of science, member of the French Academy, who left us on June 1, 2019, the book representing “a few decades of efforts devoted to linking all operations of synthesis”, the author himself tells us on the back cover. A book which “varies on the two origins of the word religion, [...]: reread and relate”. The book, dated “Agen 1945, Vincennes 2019”, is structured in three chapters: “Hot spots, summits of the network. Vertical binding”, “Connecting men, violence and love. False gods: violence and death. Horizontal binding” and “The problem of evil”. Exact sciences, humanities and religion are interconnected in a continuum that demands the sustained attention of the reader, whose curiosity is constantly rewarded. The continuum, goes back to a very distant past which lies at the origin of the composition and organization of the contemporary society threatened at this moment by a dissolution which, paradoxically, represents the binder for what is being prepared.

**Keywords:** reread and relate; exact sciences; humanities; religion; past and present; *puteal*; *gnomon*; *axe vertical*.

L’Avertissement, signé par Sophie Bancquart, l’éditrice, nous annonce qu’il s’agit du dernier livre de Michel Serres, philosophe et historien des sciences, membre de l’Académie française, qui nous a quittés le 1<sup>er</sup> juin 2019, un

livre « sur lequel il a probablement travaillé toute sa vie » (p. 5). C'est d'ailleurs l'affirmation de l'auteur lui-même qui, dans des phrases figurant sur la quatrième de couverture, explique également que ce livre est le résultat de « quelques décennies d'efforts consacrés à lier toutes opérations de synthèse ». Il « varie sur les deux origines du mot religion, l'une probable, l'autre usuelle : relire et relier. [...] relire les textes sacrés tout en cheminant le long de mille et une voies qui tissent le réseau de nos vies, de nos actes, de nos pensées, de nos cultures. »

Le livre, daté, « Agen 1945, Vincennes 2019 » (p. 242), est structuré en trois chapitres : « Points chauds, sommets du réseau. *Reliure verticale* », « Relier les hommes, violence et amour. Faux dieux : violences et mort. *Reliure horizontale* » et « Le problème du mal ».

Chaque chapitre est, à son tour, constitué en séquences dont les dénominations sont censées soutenir le discours, la « démonstration ». Sciences exactes, sciences humaines et religion sont interconnectées dans un continuum qui sollicite l'attention soutenue du lecteur dont la curiosité est constamment récompensée. Ce continuum remonte à un passé très lointain qui se situe à l'origine de la composition et de l'organisation de la société contemporaine menacée en ce moment par une dissolution qui, de manière paradoxale, représente le liant pour ce qui se prépare. La démarche de Michel Serres va dans le sens des découvertes de la physique quantique et du transdisciplinaire. Le lecteur avec des compétences encyclopédiques adéquates est invité à une relecture du monde afin de mieux comprendre l'enjeu du Bien et du Mal par une mise en abîme des notions de virtuel et réel.

Comme cela arrive bien souvent dans les jeux du hasard qui fait signe, un instituteur fut celui qui lui ouvrit la voie vers la découverte « d'un monde virtuel, invisible, formel et, de plus, multiplement feuilleté » en lui faisant comprendre l'abstraction par le « secret de l'inconnue  $x$  » (p. 9). Michel Serres a retrouvé ainsi les variations de ce monde virtuel, qu'il appellera plus loin « l'autre monde »,

« non seulement dans le droit, la médecine ou les beaux-arts, mais aussi à travers la vie intime ou collective » (p. 9). Dans cette perspective, le monde spirituel forme la souche à partir de laquelle tous « les autres virtuels » ont émergé ; une « source chaude » – « lumière », « énergie », « flamme » –, « à partir de laquelle tout le reste refroidit » (p. 12). Dans cette perspective, les lois des mathématiques ont été « découvertes plutôt qu'inventées » (p. 10) et cet autre monde virtuel « manifeste parfois son existence dans ce monde en chutant soudain sur des points remarquables et brûlants qui, refroidis, demeurent si longtemps que leurs traces dépassent le temps de l'histoire » (p. 13). Michel Serres les appelle « points chauds » et tout le premier chapitre y est consacré.

Les « points chauds » sont définis, « par image » comme « les lieux où, à tel moment, tel autre monde vient à se manifester ici ou là en celui-ci, images concrètes de contacts avec cette autre réalité, virtuelle, intelligente, spirituelle, inspiratrice » (p. 14). Points chauds sont, par exemple, les mouvements tectoniques qui donnent lieu aux éruptions volcaniques, éruptions qui, par la suite, refroidissent, ou bien les météorites qui frappent la terre. De même, dans l'Antiquité latine, le lieu frappé par la foudre était entouré « d'une murette en pierre ou en airain » (p. 15), nommé *puteal*, comme marque de la rencontre du ciel et de la terre, tout comme le mot *puits* marque la rencontre des tréfonds d'où surgit l'eau à la surface de la terre. D'autre part, par l'air et le souffle, l'âme incorporelle et invisible « exprime son animation » (p. 15). Une autre rencontre entre les mondes, un autre point chaud est l'événement généré par la réalisation et l'utilisation du cadran solaire au temps des Anciens ; celui-ci fonctionnait « moins comme horloge que comme observatoire astronomique. Les Grecs appelaient *gnomon*, mot qui dans leur langue, comme dans la nôtre, évoque la connaissance, l'axe vertical interceptant la lumière solaire » (p. 16), réalisant ainsi « deux courts-circuits foudroyants : entre le soleil et le sol par la lumière et

l'ombre, comme le voient nos yeux, mais surtout entre une tige verticale, matérielle, et un savoir décodable, que je puis appeler logiciel ; entre le concret d'une part et l'abstrait de l'autre, l'énergie de la lumière et la subtilité de l'information » (pp. 16-17).

*Puteal, gnomon, axe vertical*, sont les éléments de base qui permettent par la suite de relire et relier ce monde à l'autre monde et vice-versa, découvertes que le lecteur intéressé est invité à faire, pas à pas dans ce premier chapitre. Ainsi donc, par exemple, l'homothétie du théorème de Thalès qui présuppose que le soleil peut pénétrer l'intérieur d'une « pyramide, c'es-à-dire feu » (p. 18), ou le pouvoir de renversement du *puteal* qui passe de l'inventif au destructif, « de l'abstrait au concret, de l'information à l'énergie, puis à la violence » (p. 20). Les feux des sciences sont capables de violence, tout comme la religion.

Points chauds analogues, deux contacts entre l'immanent et le transcendant : Galilée établit la connexion entre les mathématiques et l'expérience, « entre un monde virtuel et formel et le monde réel et perçu » (p. 21), inventant la physique mathématique, annonçant ainsi la science moderne, tout comme l'Église de Rome enseignait l'Incarnation de Jésus-Christ par le court-circuit d'une lumière céleste et le royaume terrestre. Cette dernière prouve sans conteste que « la totalité des sciences tourne autour de ce soleil » qui est Jésus, « la source et la souche » (p. 23).

Quatre points chauds importants, exprimés en découvertes ont totalement changé le monde : vers le VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., en Lydie, liée au mythes du roi Midas, de Gygès et Crésus « apparut pour la première fois la monnaie » (p. 26) ; à Milet, à Cnide et dans une île rapprochée, par Thalès, Eudoxe et Pythagore vinrent avec la géométrie, des rudiments d'algèbre et le fameux théorème ; à partir du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au VII<sup>e</sup>, Phéniciens et Grecs ont stabilisé l'alphabet de base. Ces trois innovations ont en commun le rapport entre le concret et

le virtuel : utilisé comme équivalent général, « l'argent vaut tout et n'importe quoi, alors qu'en soi il ne vaut rien [...] le virtuel descend sur l'actuel et l'abstrait le transforme » (p. 28), tandis qu'Hippocrate transforma la pratique médicale en une science raisonnable » (p. 27) ; « les lettres de l'algèbre ou les formes de la géométrie : par le cercle, qui n'existe pas, vous exprimez tous les ronds du monde, et l'inconnue  $x$ , sans valeur par soi-même, peut prendre toutes les valeurs » (p. 28) ; « une lettre, privée de sens par elle-même, prend presque n'importe lequel selon la place qu'elle tient dans un mot ou une phrase » (p. 29). Ce qui n'a pas de sens peut avoir tous les sens. Quatrième point chaud, presque tous les mouvements religieux du continent eurasiatique, datent de la même époque, nommée par Karl Jaspers *l'âge axial*. C'est depuis ce moment-là que l'humanité cherche à dominer le monde par le biais des conventions et de virtualités. La crise globale de nos jours touche ces quatre réseaux, comme un nouveau point chaud, un autre âge axial.

Dans ce registre, les Rois mages bibliques, « Rois peut-être, savants à coup sûr » (p. 33) Gaspard, Melchior et Balthasar sont perçus comme apportant trois présents : l'argent, la science et la langue<sup>1</sup>. Venus vers Jésus enfant, ils croient découvrir « un roi plus puissant que leurs trois puissances dans l'immanence du pays qu'ils traversent » (pp. 35-36). Les présents qu'ils font sont comme trois forces dont ils aimeraient l'expansion, mais ils découvrent la religion « à l'état naissant » (p. 36). Ils sont témoins de l'Épiphanie, cette « apparition dans la lumière ». Par interférence « avec la vague axiale eurasiatique des piétés à bienveillance et compassion, la vague locale, puissante aristocrate de la science, de l'argent et du langage découvre le foyer lumineux du virtuel d'où découle tout pouvoir et tout savoir : *l'extrême fragilité* » (p. 37). Il en

---

<sup>1</sup> Leur équivalent aujourd'hui serait économiste pour le premier, botaniste et savant biochimiste pour le deuxième, poète pour le dernier, par la présence de la langue-encens, nous explique l'auteur.

résulte que le miracle est toujours à côté de nous, il ne faut que le « voir ». La Nativité est vue par Michel Serres comme la clé possible de tout son livre : c'est la « source chaude » car « du religieux tout découle à l'état naissant », c'est « la plaque tectonique d'où émergent nos cultures », d'où la nécessité de comprendre « où et comment se forge l'énergie qui permet cette naissance ». L'énergie « dont les religions procèdent et qu'elles transportent » est un mélange entre « l'énergie toute-puissante et l'information frêle », un point chaud nommé Incarnation. Le « doux dure plus que le dur » (p. 42), la spiritualité se situe au-dessus du pouvoir temporel, « le religieux relie ».

Ces points chauds trouvent une variété de formes de manifestation dans les siècles qui suivent, allant du religieux au laïque, débouchant dans une « crise de la raison » qui a rendu possible entre autres, le massacre d'Hiroshima et Nagasaki, car « ces merveilleuses inventions, science, langue, argent, religion... peuvent devenir mortelles dès qu'elles approchent du pouvoir » (p. 48), si bien que « ces maîtrises royales entraînent donc souvent des massacres d'innocents » (p. 50)<sup>2</sup>.

À l'auteur de souligner un cas de figure extrêmement révélateur : « Tout ce qui précède, touche au *cognitif*. La connaissance objective débute par un court-circuit entre un autre monde et le nôtre. Mais un point chaud peut aussi donner lieu à la naissance du *subjectif*, donc de l'individu, et du *collectif* aussi bien, donc à l'émergence d'une communauté » (p. 53).

Pour nous faire mieux comprendre ces interconnexions, Michel Serres introduit l'idée de temps avec ses rythme et tempo : « Périodique, tout étant bat le même rythme, chaque existant diffère de tempo, c'est-à-dire de fréquence » (p. 80). Le rythme, capital à l'existence, avec

---

<sup>2</sup> On souligne l'idée que les civilisations anciennes semblaient connaître la vie, mais cette connaissance n'omettait pas, elle non plus, les sacrifices des innocents. Nous ne faisons que détruire cette vie (p. 69), si bien que « le temps tue la mort et la mort tue le temps » (p. 70).

un ordre élémentaire qui résiste à l'entropie, peut être le même, mais le tempo (la fréquence) diffère (p. 80) : « Le temps dépend des circonstances – le rythme marque des stances sur un cercle –, les individus dépendent du tempo. » (p. 81). Associé à la musique, le tempo peut être concrétisé en oscillations du type *adagio*, *andante*, *allegro*, *prestissimo*... (p. 78). Le déséquilibre du monde est donné par la dysharmonie des fréquences. L'équilibre serait possible au cas où « tous êtres rythmés, relient les choses entre elles en raison de la continuité qui unit la suite singulière de nos fréquences » (p. 83). Ainsi, « mimant le rythme du monde, le religieux relie le temps » (p. 84).

La « reliure verticale » du premier chapitre nous dirige ainsi vers la reliure horizontale du deuxième. Il s'agit avant tout d'analyser les rapports qui existent dans une communauté partant toujours de l'Exemple biblique, celui de la Passion qui met en évidence le penchant des collectivités pour la violence. Le tribunal en tant que forcé censé juger, est vu sous trois formes : le Sanhédrin, celui qui représente la communauté à côté de la foule et du petit groupe qui « invite » Pierre au reniement, le tribunal des cultures en général, et celui de Leibniz dans sa *Théodicée*. Les trois deviennent responsables de la Violence. Dans le premier cas, c'est le collectif qui tue un Innocent et transforme Pierre en traître, le deuxième souligne la culpabilité et la violence de toute culture, le troisième tribunal, en faisant référence au tremblement de terre de Lisbonne du 1<sup>er</sup> novembre 1755, désastre décrit par Voltaire dans *Candide*, prend comme responsable Dieu lui-même. Le raisonnement de Michel Serres conduit au constat que « Virtuellement, tout lynchage sacrificiel porte en lui l'éradication totale de la société humaine, alors que les mythes expliquent toujours qu'il en résout le problème. Au lieu de nous apporter quelque remède, la violence nous tue tous » (pp. 121-122). Parce que nous tous, nous sommes le monde : « Nous tous certainement. Nous, c'est-à-dire chacun pris à part, individuellement » (p. 119).

Les connexions continuent par le rapport qui existe entre la société et les formes de manifestation des cérémonies, elles aussi très importantes dans la manifestation des masses et des dirigeants. Elles peuvent avoir trois formes : la première, par laquelle masses et dirigeants se « connectent » à l'au-delà, à la divinité ; la deuxième, par des prises de vue en fonction de l'importance de chaque catégorie de participants ; la troisième, dominée par les machines qui deviennent effectivement créatrices de faux dieux.

Cette dernière étape rejette en quelque sorte le rural pour la cité, oubliant que le premier a été et reste celui qui représente la source de subsistance pour l'humanité, aussi bien que le milieu qui permet la compréhension du monde par la confrontation directe avec la nature : « Le citadin engendre Marx ; paysans et marins fraternisent avec Spinoza. Les sciences humaines habitent la ville ; les sciences dures errent hors les murs » (p. 145). Les lois des sciences dites dures décrivent des nécessités physiques, alors que les lois humaines, dit-on, ne dérivent que des conventions (p. 173).

Il y a une différence entre « vivre et penser Dieu ». Le *Deus sive natura* de Spinoza, la nature et Dieu sont interchangeables. La Bible, par Abraham, Jésus ensuite, avec l'intermède de Jonas, avaient instauré une foi qui annule le sacrifice ou bien une foi qui passe du « dur mortel » au « doux floral » en instaurant l'Eucharistie, cette dernière remplaçant les sacrifices d'être humains et d'animaux par le pain et le vin. Les quatre Évangiles relatent, vers leur fin, « un nouveau virage de la faune, bouc, baleine, mouton ou taureau, vers la flore, pain et vin » (p. 158).

Une autre perspective s'ouvre ainsi sur le péché originel : originel « parce qu'il intervint d'abord au paradis premier ou tout était bon à manger ; où nos premiers parents pouvaient tout manger » sauf « le fruit produit par l'arbre de la connaissance » (pp. 161-162). Le danger vient de l'activité de la manducation : en mangeant le fruit, Ève



perd son innocence ou bien découvre l'innocence des animaux sans âme qui « chassent et tuent pour manger ». Elle « invente », en effet, « la culpabilité de la violence, soit l'essentiel de la conscience morale et peut-être de la conscience humaine » (p. 162), parvenant ainsi à promouvoir l'humain : « Le péché originel consiste à devenir, à la lettre, inoffensif. La tuerie devient le péché majeur, dit, à juste titre, mortel. La manducation animale suppose cette violence qui ne va plus nous quitter<sup>3</sup>. Laisser le paradis, devenir humain, c'est délaisser cette innocence dans laquelle vivent les bêtes. Ils tuent pour manger ; tu ne tueras plus, même pour manger » (p. 163).

Dans cette perspective, Ève préfigure « la manducation eucharistique de la flore ». L'évolution historique est ainsi bloquée par Caïn qui instaure peut-être le sacrifice humain. Le « libido d'appartenance » à un certain groupe, à une certaine communauté est le déclencheur de violences. Car appartenir implique la non appartenance, l'opposition, donc le conflit et la mort : « Comment le négatif pourrait-il devenir le moteur de l'histoire, la relève du temps, puisque, de la rivalité, du conflit, ne résulte que la mort ? Tuant hommes et cultures, ce négatif arrête le temps » (p. 167).

Paradoxalement, la violence relie. Au moment où elle disparaît, elle fait de la place à autre chose et cette autre chose ne peut être que l'amour. Il s'agit d'un amour proposé par le christianisme, un amour qui interprète de manière différente « les trois manières de paternité, maternité et filiation : naturelle, par l'œuvre de chair ;

---

<sup>3</sup> L'importance de la manducation avec son impact sur l'évolution est expliquée par Michel Serres en fonction de l'aspect physique des poissons dans la conformation desquels tout est orienté vers la bouche, de même que le bec pour les oiseaux ou le museau pour les animaux. Seul l'être humain a la bouche alignée « sur la même verticale que les seins, genoux et orteils », laissant ainsi « une place libre dans la bouche » pour que la parole descende « entre la langue, les lèvres et les dents », le dur se retirant ainsi devant le doux, permettant au verbe de se faire chair. (pp. 164-165).

légale, par la déclaration aux autorités civiles ; adoptive, enfin, par choix » (p. 169). Cette dernière invite l'auteur à l'expression d'un vœu que chaque femme et homme devrait connaître : « Je rêve que toutes les mères, passé la délivrance, je veux dire la Nativité, disent à leur enfant, couché nu sur leur ventre nu, et comme pour répondre à son premier cri : je te reconnais, je t'avais choisi, c'est toi justement que j'ai longtemps désiré, je t'adopte parce que c'est toi que j'aime » (p. 170-171).

Les liens de parenté qui construisent notre pensée symbolique selon l'anthropologie, sont déconstruits par la sainte Famille, donc par le christianisme, où ni père ni mère ne peuvent assurer « les liens charnels, biologiques, sociaux, naturels, ou, comme on dit, structureaux : chacun à sa manière, le père n'est pas le père, ni le fils vraiment le fils, ni la mère absolument la mère : amoindrissement et suppression des relations de sang » (p. 172). La Bonne Nouvelle est donc celle de la relation d'amour qui est ouverte « à l'humanité entière, sans distinction ». L'engendrement de Marie *n'est ni naturel, ni culturel, il est spirituel*, ce qui veut dire que « le christianisme reconstruit le symbolisme. L'universalité de l'Esprit prend sa source en cette somme de deux négations. *Surnaturel, c'est-à-dire universel* » (p. 176).

L'Amour est difficile à reconnaître. C'est « le reflet du divin » (p. 190) qui se cache en chacun d'entre nous, c'est Jésus ressuscité. Pour accéder à cet amour, il faut aimer

En prenant toutes les directions indiquées par des panneaux indicateurs où l'on peut lire : *à, vers, en, de, par, pour, entre, selon, suivant, touchant, contre, avec, parmi, avant, après, pendant, durant...* Je t'aime par toi, pour toi, vers toi, avec toi..., chaque préposition indexe une ou plusieurs voies, suit le flux qui les traversent et toutes ensemble ces prépositions unissent, dans l'espace, ici et ailleurs, dans le temps, passé, avenir ou présent, et, cognitivement, composition, opposition, classement, évolution... Le réseau qu'elles forment, plus les conjugaisons et

déclinaisons, leurs complices, donnent à la langue fluidité, mouvement, adaptation au réel ; elles en assouplissent, elles en liquéfient, elles en modulent, elles en aèrent le schéma ou l'enflamment [...] Je t'aime de toutes les façons. (p. 197).

« Divin ou humain, l'amour relie » l'infiniment loin de moi (toi) et l'infiniment près de toi (moi) (p. 207).

Le dernier chapitre, de beaucoup plus court, veut souligner une fois de plus l'immanence du mal, dans la perspective d'une « philosophie synthétique », par cette tentative de relire le relié. Une relecture des « religions de ma culture, l'Antiquité gréco-romaine, judaïsme et christianisme » (p. 213), mises à côté de l'évolution politique de l'humanité chutée dans l'histoire. Le dualisme de l'âme et du corps ne crée pas d'harmonie, ce n'est pas l'équivalent de « J'écoute la musique donc je suis » (p. 215). Les sciences humaines, analytiques, ne peuvent pas faire des synthèses, comme les religions qui tentent de répondre à des « questions globales [...] questions intégrales, aux réponses indécidables » du genre : Pourquoi nous détestons-nous parmi les terres et les mers ? Pourquoi habitons-nous ensemble, aimant les plantes et les bêtes, nourris d'elles, jadis dévorées par elles, dans ce coin de l'univers menaçant et constellé ? » (p. 218). La synthèse lie, l'analyse délie, « découper détruit, relier construit » (p. 221), car « le destin humain ne se sépare point de celui de la nature » (p. 222). La « reliure » ne doit jamais se faire sous le signe du dogmatisme.

La violence, ce « mal radical », est vue comme une énergie, « l'énergie des ondes et des flammes, celle des bêtes et des plantes, celle des hommes et des femmes, enfin des créateurs d'enthousiasme et de souffrances. Une énergie plus une orientation. L'une force motrice, l'autre safran du gouvernail. [...] Toute violence implique une énergie. Neutre, celle-ci se dirige parfois vers le meurtre

ou la tornade, mais on peut tenter de l'orienter vers une direction moins dangereuse » (pp. 230-231).

La solution entrevue par Michel Serres ne semble pas irréalisable :

Nos efforts, nos réalisations de tous ordres découlent des tactiques et stratégies propres à ces détournements, à cette *possible* inclinaison. Car son énergie *peut* changer de direction et de point d'application. Manier, si possible, ce possible, voilà, si j'ose dire, le moteur de notre histoire ; peut-être même de notre monde. Sans doute, faut-il la prendre à sa racine, à son origine, à sa première et plus petite manifestation, avant qu'elle nous déborde, quand notre faiblesse peut encore la manier. (pp. 231-232).

Ce livre pourrait donc être lu comme « un traité de l'énergie » (p. 233).

### Références :

Serres, M. (de l'Académie française). 2019. *Relire le relié*. Paris : Éditions Le Pommier.

~~~~~  
**Rodica Gabriela CHIRA**. With a PhD in Philology (Babeş-Bolyai University, Cluj, 2002), her fields of interest imply the history of French literature and civilization, comparative literature, imaginary studies, interdisciplinary and intercultural studies.

She authored 4 books: *Cyrano de Bergerac-du burlesque à la science-fiction* (Alba Iulia: Ulise, 2002); *Incursiuni literare*, (Sibiu: Imago, 2003); *Littérature et idées au Siècle des Lumières* (Sibiu: Imago, 2005, 2008); *Autres mondes. Approches SF* (Iaşi: Ars Longa, 2015). She (co-) authored 10 books, 1 dictionary, 60 articles and book chapters published in international and national publications such as: *Caietele Echinox*, *JoLIE*, *Trictrac: Journal of World Mythology and Folklore*, *Columna. Finnish &*

*Romanian Culture, Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Cahiers Tristan l'Hermitte*. Translator from French into Romanian (Mircea Eliade, *Sacral și profanul*, București, Editura Humanitas, 1992 Michel Ducobu, *Un belgian la capătul plajei*, Cluj-Napoca, Limes, 2012) and from Romanian to French, with Doina Pușcău (Iacob Mârza, *École et nation. Les écoles de Blaj à l'Époque de la Renaissance nationale*, Col. „Bibliotheca Rerum Transilvaniae“, Institutul Cultural Român. Centrul de Studii Transilvane, 2005), member of 5 national and international scientific committees. Co-editor of *Annales Universitatis Apulensis. Series Philologica, Incursiuni in imaginar (Incursions into the Imaginary)*, *Caietele Echinox, Imaginaire et illusion*, vol. 23, 2012, *Incursiuni în imaginar*, etc. Vice-president of CIEL - Centre of Research and Innovation in Linguistic Education she is directing the research group on Plurilingualism and Interdisciplinarity.

Scholarships: 2005-2006 New Europe College. Institute of Advanced Studies, Bucarest, with an individual research project *Du comique et de la science-fiction – à la rencontre du réel/d'une réalité*; July 2010, International Writers' and Artists' Residency – Val David, Québec, Canada with an individual research project: Religious Symbolism in Four Fairy-Tales: *Cinderella, The Story of the Pig, The Story of the Wonderworking Wolf and the Golden-Haired Ileana, The Fire Bird*.

She was visiting professor at Université de Caen, Basse Normandie in March-April 2018.

As a member of the Romanian Writer's Union, besides the above mentioned translations, she published a personal volume of poems *Dar din dar*, poeme cu ilustrații de Anca Sas, Alba Iulia, Aeternitas, 2012, and a pseudo-journal, *Casa mea de sticlă*, Ars Longa, 2018.